

Boualem Kheloufi (1962-1968)

(Boualem BENKHELOUF)



Kheloufi vint à la boxe voir son cousin germain Rabah Khaloufi. Normalement, le nom de Rabah devrait s'écrire comme celui de son cousin avec « e » à la place du « a ». Il n'en fut pas ainsi à cause d'une erreur de transcription administrative. Rabah m'avait averti que son cousin viendrait à la salle pour voir. Il me prévint :

– Il va venir, mais il n'est pas trop chaud...

Je me souviens de la première fois où il passa la porte de la salle. Il y avait deux gars qui mettaient les gants sur le ring. Ils ne se faisaient pas de cadeaux malgré mes incitations à se calmer et à pratiquer une boxe orthodoxe. Kheloufi au bas du ring semblait effrayé et ouvrait des yeux comme des billes de loto. Ce qui devait arriver arriva. Un des combattants reçut un direct du gauche en plein dans le nez et se mit à saigner abondamment. Kheloufi

devint pâle comme un mort et entreprit une retraite prudente vers la porte de sortie. J'eus juste le temps de le rattraper.

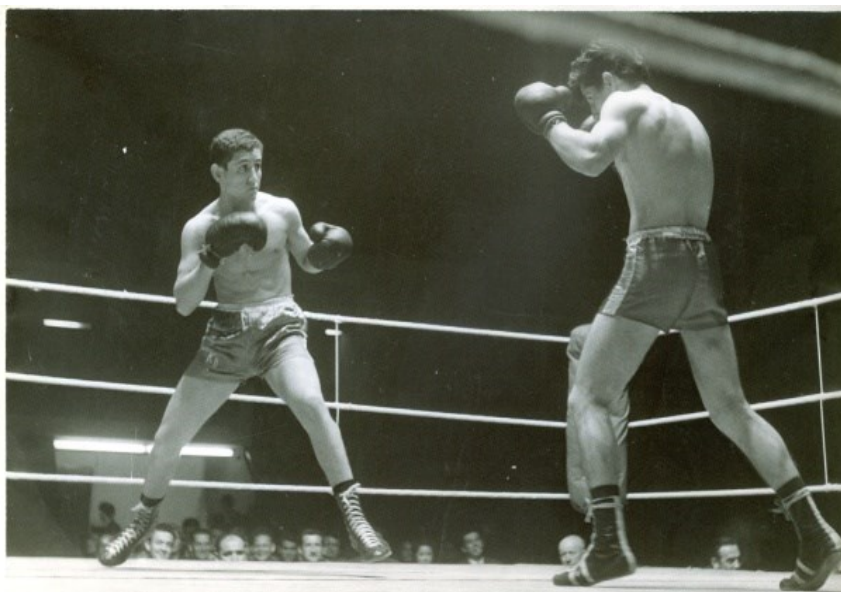
– Tu t'en vas déjà ?

– Vous avez vu !?

– Mais, non ! C'est un petit incident qui arrive rarement...n'aie pas peur. Je ne te ferais jamais massacrer. Je t'apprendrai à boxer et tout se passera bien !

Nous avons discuté un moment et finalement il est revenu. Il devint un des meilleurs stylistes que j'ai eu tout au long de ma carrière. Il n'aimait pas les coups, c'est normal, mais chaque fois que je lui donnais un adversaire il y allait sans broncher.

Un jour, à la salle, il mit les gants avec un poids lourd de l'entraîneur Bedos. Kheloufi, bien que n'étant pas un frappeur, le sonna d'un super



crochet gauche au menton. Bedos était un ancien flic. Un mec gentil, sympa, marrant, mais mauvais entraîneur. Lors d'une soirée à l'Alhambra de Bordeaux, il présenta trois ou quatre boxeurs. Tous furent battus par KO ou avant la limite. Il plaisantait en disant :

– J'étais pressé de partir et j'ai demandé à mes boxeurs d'abréger au plus vite pour rentrer à la maison !

Il fit une trentaine de combats et n'enregistra que 3 défaites. Kheloufi était garçon timide, très comme il faut, sérieux à l'entraînement. Je ne garde de lui que de bons souvenirs et de bonnes choses.

Témoignage de Kheloufi



6. - OUED ANIZOUR. — Monument aux Morts.



138 ALGERIE. — Village Kabyle, Tawirt-Amokrani. — L.L.



Village de Ibakouren

Je suis né le 5 mai 1947 dans un petit village nommé Ibakouren, en Algérie dans la région de Kabylie. Mon père vint travailler en France bien avant que la guerre d'Algérie ne démarre en 1954. Il nous fit venir, dès qu'il trouva du travail et un logement. J'avais 2 à 3 ans lorsque nous nous installâmes à Bègles une commune de Bordeaux dans une seule pièce avec l'eau au fond d'un jardin. Mes frères naquirent dans cette commune et y vécurent toute leur vie.



Vieilles photos de Bègles

Rabah, mon cousin se faisait une grande renommée dans le monde pugilistique. C'était la vedette et la fierté de la famille. Il me faisait partager sa passion. Je ne me sentais pas prédestiné pour ce sport, mais je rêvais de faire comme lui pour simplement exister. Être quelqu'un.

Je fis une première apparition à la salle avec mon cousin et repartis aussitôt. Cette visite fut si rapide qu'elle passa inaperçue. La deuxième fois, encouragé par Rabah, je vins avec l'intention de m'inscrire sans être super-chaud. Ce jour-là, chose rarissime, mon cousin ne s'entraînait pas. Je parlais avec monsieur Lacasa. Sur le ring, ça châtaignait durement. Mes envies de boxe se refroidirent brusquement. Un des deux boxeurs se mit à saigner abondamment du nez après avoir reçu une sacrée droite.

– C'est pas possible, je ne pourrais jamais faire ça ! C'est un sport de dingues !

Monsieur Lacasa se précipita sur le ring avec une serviette éponge. J'en profitais pour prendre la poudre d'escampette.

Quand je me trouvais dans le couloir prêt à prendre la porte de sortie, il me rattrapa. Je ne me souviens pas de ses paroles. En tout cas, je retournais avec lui à la salle et je m'inscrivis au club.

Dès notre première rencontre, il sut me donner la confiance qui me manquait. J'étais émotif, timide, introverti, pas sûr de moi. Je dirais, même craintif. Avec le temps, il me fit prendre conscience de mes possibilités. Il suscita en moi la volonté de relever les défis, car il me donnait les moyens de les atteindre à travers l'entraînement, les leçons, les encouragements. Et parfois les engueulades. J'avais une totale confiance en lui. Aujourd'hui avec mes 67 ans, je me rends compte combien la boxe, sous l'égide de mon

cher entraîneur, forgea ma personnalité pour acquérir un esprit de combattant. Ce que je ne possédais pas.

Comme il me disait souvent :

– En salle, tu es champion du monde !

C'est vrai ! Autant je me sentais à l'aise à l'entraînement et je pouvais boxer avec des gars d'une catégorie au-dessus de moi, autant sur le ring, c'était autre chose ! Car ce n'est pas pareil. Le public, la pression, le trac, la peur ! Tout ça, il faut gérer. Au cours des jours précédant un combat, s'installait en moi la trouille au ventre qui me suivait jusqu'au moment de monter sur le ring.

Je m'imaginais dans l'impossibilité d'être sur une hauteur qu'est le ring et de me trouver nu (ou avec un short ; ce qui est presque pareil) dominant une salle pleine de monde. Pour moi, c'était terrible !

Cet esprit de combattant ne me quitta jamais. Je pense que je le garderai jusqu'à la fin. Je me souviens que je n'arrivais pas à soutenir le regard des gens. Monsieur Lacasa me disait :

– Quand tu boxes, ne lâche jamais ton adversaire des yeux ! Tu n'as pas à le craindre. Il est comme toi avec une tête, deux bras, deux jambes. Ce que tu penses dans ta tête, il le pense lui aussi dans la sienne. Alors, vas-y. Boxe ! Et fais-moi de la jolie boxe !

Aujourd'hui, je ne lâche personne du regard. Si j'ai de la considération pour chacun, je ne me laisse pas impressionner.

Je garde un profond respect pour monsieur Lacasa. Il nous imposait des règles de vie strictes que lui-même respectait et auxquelles nous ne devions pas déroger : la politesse, la considération entre nous, la rigueur, la discipline, le travail intense, etc. Le club devenait comme une deuxième famille et lui comme un second père ou un père spirituel. Jamais je n'ai pu le tutoyer ni eu l'idée. D'ailleurs, on n'avait pas intérêt à le faire. Lorsqu'on s'adressait à lui, on commençait toujours par « Monsieur Lacasa » et on formulait le reste. J'aimais beaucoup son autorité et sa voix forte, rocailleuse, légèrement cassée. À son accent du Sud-ouest, étant né à Barcelone, il ajoutait celui de l'Espagne. Personnellement, je ressentais monsieur Lacasa proche de moi. Un peu comme s'il me chouchoutait. Finalement avec le recul du temps je réalise qu'il agissait de la même manière avec tout le monde. Avec la vedette comme avec le débutant.

Il comprit comment j'étais. Il créa les conditions pour que j'intègre la boxe progressivement. C'est pourquoi je fis plus d'un an à la salle avant de disputer mon premier combat. Il faut dire que j'étais un gringalet de 16 ans avec 1 mètre 68 et faisant 56 kilos puisque je débute en Plumes.

Il me lança dans le championnat de Guyenne des Espoirs (pour les moins de 5 combats) avec mon ami de salle Jacques Ibanez avec qui après l'entraînement et avec d'autres on allait prendre un pot. Lors des éliminatoires, le malheur voulut que je fasse mon premier combat contre lui. Ce fut pour nous dramatique. Je gagnais, mais cette victoire me laissa un goût amer. J'atteignis la finale que je perdis ! J'avais gagné contre mon copain et perdu contre mon adversaire. Par conséquent, mon premier combat reste un mauvais souvenir

! C'était la loi du sport avec la loterie des championnats. Ma consolation, fut, quelque temps après, lors de la revanche. Elle se déroula à Bordeaux et je la remportais.

Par la suite, je m'investis à fond dans la boxe. Elle devint une passion. Je ne ratais pas un entraînement. Je ne vivais que pour elle. À l'époque, Cassius Clay était mon idole. À cause du décalage horaire, je me levais à n'importe quelle heure de la nuit pour le voir.

Dans la salle régnait une bonne ambiance. Beaucoup de solidarité entre nous. Le moment de la douche était un moment de partage formidable : échange d'expériences, de conseils, nos sorties du samedi et du dimanche...

Monsieur Lacasa n'hésitait pas à jeter l'éponge quand il savait que son boxeur allait prendre trop de coups et perdre finalement. Il n'envoyait personne au casse-pipe. Il savait parfaitement ce que nous avions dans le ventre. Il connaissait les entraîneurs avec leurs points forts et les faibles. Il étudiait avec soins le palmarès de nos futurs adversaires ainsi que leur style, leurs qualités et défauts. Il nous plaçait la barre ni trop haute, ni trop basse. Il disait avec fierté :

– Mes boxeurs, vous pouvez y aller ; aucun n'est marqué !

Monsieur Lacasa aimait la belle boxe. C'est pour ça, je pense qu'il m'estimait. Mes deux meilleurs souvenirs viennent de 2 combats que je n'ai pas gagnés et qui se soldèrent par un match nul.

Le premier avec Francis Joret de Biarritz. Nous nous rencontrâmes dans un stade en plein air et délivrâmes un formidable combat.

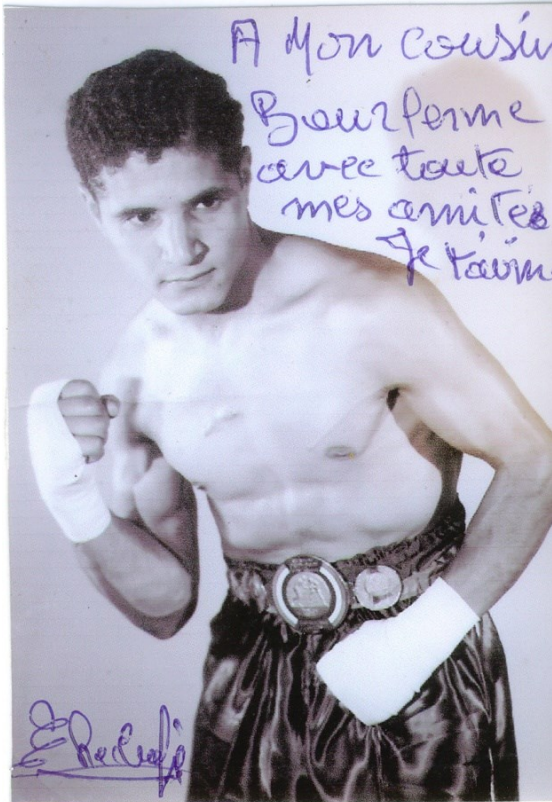
Le deuxième combat fut contre Frank Kermal. Vers la fin de ma carrière. Nous nous rencontrâmes deux fois et nous fîmes chaque fois match nul. Le dernier combat fut magnifique et le nul mérité. Cette rencontre reste un merveilleux souvenir, car ce fut la seule fois où je me sentais bien dans ma tête et dans mon corps. Souvent, je me dis :

– Si j'avais pu être toujours comme ça et compris que c'était de cette façon qu'il fallait faire ...

Dans les vestiaires en attendant mon tour, je m'étais bien échauffé au point que monsieur Lacasa me demandait d'arrêter, car il craignait que je me fatigue inutilement. Jamais je ne vécus une telle préparation. Je montais sur le ring pour la première fois sans trac, sans appréhension, sans crainte ou peur. Au premier round, mon adversaire me sonna. Je ne me souviens pas si je mis un genou à terre. En tout cas, l'arbitre me compta huit. Je récupérais aussitôt et je lui fis subir la même punition avec un crochet gauche. Le combat fini, monsieur Lacasa, en épongeant mon visage, m'embrassa :

– T'as gagné petit ! C'est bien !

La décision fut match nul. Cela n'avait pas trop d'importance. J'ai fait une trentaine de combats avec 3 défaites et quelques matchs nuls.

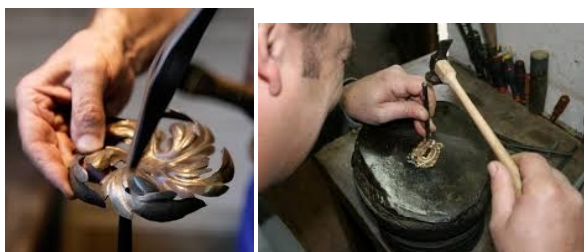


Cette photo de mon cousin Rabah m'est très chère. Je la garde précieusement par affection parce qu'il me la remit lors d'un repas familial partagé chez lui alors que la maladie d'Alzheimer l'avait bien diminué. Il parlait et reconnaissait encore son entourage. Par son écriture hésitante, on voit combien il avait du mal à écrire. Sa sœur l'aida, car il éprouvait beaucoup de peine à transcrire la dédicace. Mon cousin n'était pas du genre à dire « je t'aime ». Même s'il le ressentait dans son cœur. Pour moi, ce fut tellement inattendu de sa part. Cela m'émut au-delà des mots. Chaque fois, je ressens la même émotion quand je tombe sur cette photo. Ça me fait du bien et du mal...

À mes débuts de boxeur, je fus apprenti bronzier d'art. J'aimais beaucoup ce métier. Il consistait à faire toutes les garnitures d'ameublements de style : Louis XIV, XV, XVI, Empire ... L'atelier de mon patron se situait à

Bègles. Il travaillait exclusivement pour les ébénistes et les antiquaires. Les commandes affluaient, car sur la place de Bordeaux nous étions les seuls à faire ce travail. Par conséquent, nous bénéficions de la clientèle des antiquaires et des ébénistes de toute l'Aquitaine.

Je fis 3 années d'apprentissage au cours desquelles j'appris le dessin et le ciselage. Je n'étais pas très bon en dessin. Par contre, j'excellais pour le ciselage que j'aimais énormément. Ça consistait, avec un petit marteau très fin, à retracer, retravailler, ciseler des visages, des mains, des corps provenant de pièces de la fonderie qui nous parvenaient à l'état brut. Il fallait délicatement parachever par exemple le contour de joues, des mains. C'était un sacré métier.



Je consacrais 11 années à ce formidable métier. Mon premier patron partit à la retraite et son fils le remplaça. L'état d'esprit du travail changea complètement. Le fils voyait grand et son atelier se développa. Ce ne fut plus un véritable travail d'art comme du temps du paternel. Il embaucha à tour de bras. Je continuais à m'investir à fond pour la boîte travaillant plus de 10 heures voire 11 heures par jour, y compris le samedi matin, ce qui dans le cadre des conditions de travail devenait de plus en plus pénible. Par hasard, j'appris qu'un compagnon nouvellement embauché gagnait 20 centimes de l'heure de plus que moi. Ce n'était pas grand-chose, mais je trouvais cela injuste. À tel point que, sur un coup de tête et malgré les supplications de mon employeur, je donnais ma démission.

Je me retrouvais sans travail. Rapidement, je suivis une formation de soudeur à l'arc.



J'obtins mon CAP. Je commençais à travailler, toujours à Bègles, dans une entreprise de 150 salariés : « La charpente moderne » avec la CGT comme seul syndicat. Une partie travaillait en atelier et l'autre en chantier. Moi, je travaillais en atelier.

Mon père n'appartenait à

aucun parti politique, et je n'ai pas connaissance qu'il se soit syndiqué au cours de sa vie. Il est vrai qu'à la maison, il ne parlait pas beaucoup de ces sujets. Par contre, lors de la guerre d'Algérie, il s'investit beaucoup pour l'indépendance en devenant militant et collecteur du FLN (Front de Libération Nationale).

Avec le recul, je me rends compte que mon père forgea ma conscience et me transmit le goût de la défense des plus faibles par son action militante lors des événements de la guerre d'Algérie. Je ne le remercierai jamais assez pour cela.

Suite aux conditions de travail et de salaires qu'il mit en place, mon patron m'ouvrit les yeux et me permit de mieux comprendre la réalité du monde du travail, ce qui me motiva pour devenir syndicaliste. Dès le début, je m'inscrivis à la CGT.

Je fis une rencontre déterminante qui aussi bouleversa ma vie de militant syndicaliste. Il s'agit de Roger Bismuth, professeur à l'IUT de Talence, qui était communiste et mon voisin. Une amitié se scella entre nous. Grâce à lui, je pus comprendre le fonctionnement de la société dans laquelle nous vivons.

Je participais activement à toutes les actions du Syndicat : conditions de travail, salaires, grèves, etc. Je fraternisais avec les délégués qui devinrent des amis très chers. Ils m'enseignèrent beaucoup sur la société avec ce qu'il y a de bon et de mauvais. Un an après, les élus remarquèrent mon engagement. Ils me proposèrent d'être délégué du

personnel. J'acceptais et je fus élu régulièrement par les employés de l'entreprise. Je militais dans l'entreprise. En plus, la CGT me délégua des responsabilités à l'Union départementale de la Gironde.

Pour moi, la défense des intérêts du salarié, cela voulait dire quelque chose. Cette nouvelle passion syndicale je l'entrepris avec les armes que m'inculqua la boxe. Quand je devais faire face au patron de la boîte, j'allais à son bureau, avec un esprit de compétiteur. Comme lorsque je montais sur le ring.

Sans la boxe, je n'aurais jamais pu y aller avec autant d'assurance. Les responsables syndicaux me projetèrent encore plus loin en me donnant la responsabilité de faire partie de la Commission de l'immigration de l'Union départementale. Ensuite, on me proposa de faire partie du Collectif Fédéral de l'Immigration à Paris tout en restant dans mon entreprise. Je devais monter à la capitale une fois par mois pour traiter des revendications particulières des immigrés. Cette nouvelle activité, étant fils d'émigré, me parlait bien et je m'investissais à fond comme d'habitude.

La CGT était le seul syndicat dans l'entreprise. Pour contrer notre action, il se créa un syndicat « maison ». Je faisais mon travail de syndicaliste peut-être trop bien aux yeux de mon patron et il commençait à en avoir marre de moi.

En 1981, avant l'élection de François Mitterrand, il voulut me licencier en prétextant que j'étais allé au-delà de mes prérogatives de délégué personnel. Autrement dit que je lui avais parlé irrespectueusement. Il eut un procès avec l'inspection du travail comme arbitre. Je fus mis à pied conservatoire. C'est-à-dire mis à l'écart de l'entreprise en attendant que la justice se prononce sur mon licenciement ou non. Donc sans salaire pendant toute la période de mise à pied. Je me souviens de la solidarité des ouvriers de l'entreprise et de mon syndicat qui organisèrent des paniers avec plein de nourriture pour ma famille. Cela me toucha profondément et me prouva que je ne m'étais pas trompé sur le camp que j'avais choisi et que je n'ai jamais quitté. Je reste persuadé que la boxe y est aussi pour quelque chose.

Mon patron perdit le procès. L'inspecteur du travail et les avocats de la CGT prouvèrent la fausseté de ses accusations à mon égard. Par l'éducation de mes parents et ma manière d'être, jamais je ne me serais permis d'être incorrect avec mon employeur comme avec n'importe qui. Ce fut une grande victoire que nous fêtâmes joyeusement dans la boîte.

Je réintérais l'entreprise, les deux mois de mise à pied me furent payés. Mon patron fut encore plus remonté contre moi. Ce qu'il rêva de faire à mon encontre, la Confédération de la CGT le réalisa lorsqu'elle me proposa, quelque temps après, de monter à Paris pour devenir permanent syndical.

Pour ma femme et mes enfants, quitter Bordeaux représentait un déchirement. Sans oublier mes parents qui avaient tous leurs enfants autour d'eux. Pour eux, nous voir partir fut un drame. Quelqu'un qui s'éloigne et qu'on ne voit plus, c'est comme mourir. Mon ami Roger m'encourageait à accepter cette proposition que je n'ai jamais regrettée.

Je reconnais mon égoïsme. Comme je dis souvent, je suis passé par-dessus les épaules de ma femme, de mes enfants et de mes parents. Cependant, je ressentais que c'était ma voie, mon destin. Je voulais vivre à 100% cette nouvelle passion qu'était devenu le

Après la boxe et le syndicalisme, je connus une troisième passion : la vie associative de quartier. Je devins président de deux associations à caractère culturel loi 1901. La première s'appelait la Médina. Son but consistait à promouvoir toutes cultures en particulier celle du Maghreb dans le cadre d'échanges internationaux. Nous organisons de grandes fêtes gastronomiques, musicales, culturelles qui eurent un franc succès. Je présidais cette association durant plusieurs années. Ensuite, comme je m'intéressais de plus en plus à la politique avec un ami nous créâmes « Le 93 au cœur de la République ».



entre tous les citoyens » dont le slogan est « Différents, mais tous égaux ». Nous voulions aborder les sujets de la société et apporter des solutions pratiques et humaines en particulier pour tous ceux qui sont « issus de » ou « d'origine », nés en France ; donc français et pourtant pour beaucoup mis de côté. Notre but était de faire admettre que ces hommes, ces femmes selon leurs mérites devaient se trouver à de hauts niveaux de responsabilités professionnelles, politiques et gouvernementales. Ce qui n'est pas le cas surtout dans le domaine de la politique. N'en parlons pas au niveau gouvernemental. Au niveau associatif, les « issus de » ou les « d'origine » se trouvaient président. Au niveau professionnel dès que l'on atteignait les hautes sphères ils étaient quasi inexistant. Nous considérons pourtant que c'est un moyen honnête et efficace de lutter contre les discriminations raciales de tout genre. On intègre ou on n'intègre pas. Si on intègre, il ne faut pas faire semblant. Nous avons lutté durant des années pour faire passer ces idées principales à Aubervilliers et dans toute la France.

¹fr.wikipedia.org/wiki/Mouloud-Aounit // www.youtube.com/watch?v=gylGZEAYJIo

Notre combat continue aujourd'hui, par exemple au niveau des municipales, certes, il y a maintenant de plus en plus de conseillers municipaux et de maire-adjoints, qu'ils soient de droite ou de gauche. Il y a une avancée incontestable. Mais le problème reste posé pour le premier magistrat de la ville, à savoir le maire. Ils se comptent sur les cinq doigts de la main dans toute la France. C'est pour cette raison que notre combat reste d'actualité. En région parisienne et en particulier à Aubervilliers, les populations vivant et travaillant regroupent une centaine de nationalités. C'est incroyable, Aubervilliers est un petit monde à lui tout seul !

Donc, nous créâmes ²« Le 93 au cœur de la République » pour que toutes les franges de la population puissent participer équitablement à la vie de la nation économiquement, socialement et politiquement et pour se battre contre toutes formes de discriminations, exclusions, ségrégation sociale et politique.

Mouloud Aounit n'hésita pas à payer de sa personne pour faire avancer ses idées. Il fit un crédit pour mener la campagne et se présenter aux élections législatives de 2007. Malheureusement, il n'obtint pas les 5 % de voix et il dut rembourser les dépenses de la campagne. L'aide que nous lui apportâmes fut dérisoire. Pourtant ce coup dur décupla sa détermination.

Le 10 août 2012, Mouloud Aounit nous quitta. Il voua toute sa vie au service des autres. Il lutta contre les injustices sociales, toutes les formes de ségrégations et aujourd'hui il continue à nous tracer la voie, car le combat continue. La meilleure façon de lui rendre hommage pour nous, c'est de continuer à se battre. C'est un chemin d'amour, d'amitié, de fraternité entre les peuples toutes races, religions, pays, opinions confondues pour continuer sans lui. Il reste le prolongement constant de notre lutte.

Notre bataille se poursuivit, mais lors des dernières élections municipales à Aubervilliers les conditions n'étaient pas réunies pour qu'un « issu de » soit maire de notre ville.

Depuis 2013, je suis adhérent du mouvement « Ensemble » qui s'inclut dans le Front de Gauche. « Ensemble » est un mouvement politique qui regroupe d'anciens militants du PCF, du NPA, des membres progressistes du PS, ainsi que des personnalités. Dans le cadre des dernières élections municipales de mars 2014, on vint me proposer de faire partie de la liste conduite par le Front de Gauche. Je posais mes conditions en accord avec la lutte que nous menions depuis des années avec Mouloud au sein du « 93 au cœur de la République », à savoir devenir maire-adjoint. Et naturellement de pouvoir m'exprimer en gardant ma liberté de parole, y compris si je n'étais pas d'accord avec les propositions de la majorité municipale, le maire compris. Je ne souhaitais pas être un conseiller municipal qui ne fait que voter des délibérations, surtout lorsqu'il s'agit de débats d'orientations municipales ayant trait au racisme, la tolérance, l'exclusion, la ségrégation sociale, l'islamophobie, la laïcité. Aborder tous ces sujets fait partie des préoccupations de notre association. Ces conditions furent acceptées par le candidat maire, ainsi que par mon mouvement « Ensemble ». Ainsi, j'estime être en phase avec mes idéaux. Nous remportâmes ces élections. Je devins maire-adjoint à la démocratie locale, Vie des quartiers et Centres sociaux. C'est un vaste secteur, très enthousiasmant, qui suppose de

² alcibal.com/corporate/interview-de-lassociation-93-au-coeur-de-la-republique/

prendre en charge des questions aussi diverses que celles du logement, de la formation professionnelle, de l'emploi et de la sécurité, etc.

Après la boxe, le syndicalisme et la vie associative, je vis actuellement une quatrième passion. La boxe et monsieur Lacasa m'inculquèrent à tout jamais un esprit de combattant qui me permit de réaliser des objectifs qui m'auraient paru complètement fous lorsqu'à 16 ans je pénétrais pour la première fois dans une salle de boxe.